

Par ce chemin où nous passons, Booz un jour alla vers ses serviteurs qui coupaient l'orge. Il les salua, comme nous saluaient tout à l'heure quelques vieillards de Beit-Sahour en disant : « La paix soit avec vous ! » Et ils lui répondirent : « Dieu vous bénisse ! » Or derrière les moissonneurs marchait une glaneuse. Booz dit au chef des serviteurs : « A qui est cette jeune femme ? » Et le serviteur répondit : « C'est une Moabite, revenue avec Noémi du pays de Moab. Elle a demandé à recueillir ce que laissent les moissonneurs, et depuis ce matin la voilà à l'œuvre, s'étant reposée à peine un instant dans la maison. » Et Booz dit à Ruth : « Écoute, ma fille, ne va pas glaner ailleurs. Suis mes servantes dans les champs, ramasse ce qu'elles laisseront. Aucun de mes serviteurs ne te fera de mal. » Et Ruth, se prosternant la face contre terre, remercia son bienfaiteur. Et Booz l'invita à manger avec les moissonneurs, à boire à leurs outres, à tremper son pain dans cette sauce au vinaigre que nous avons vue si appréciée en Orient. Un prêtre grec est couché sur une aire et cause avec des femmes et des enfants. En nous voyant il se lève et va prendre la clé de la grotte des Pasteurs. Toutes ses fonctions se réduisent à en être le gardien. C'est traverser la vie sans graves sollicitudes.

Sur l'une de ces aires, Ruth, conseillée par sa belle-mère, vint timidement la nuit découvrir les pieds de Booz, endormi près d'un tas de gerbes, et se coucha près de lui. Booz la bénit et la res-

pecta. Mais, le jour même, il monta aux portes de la ville pour s'y expliquer devant dix anciens avec le plus proche parent de la Moabite. Nous regardons derrière nous pour voir où pouvait être à Éphrata cette porte de l'orient, et reconstituer en esprit le dénouement de cette gracieuse idylle. Là-haut Booz interpella au passage celui qui avait droit de rachat sur la succession d'Élimelec et de Machlon, et ce plus proche parent, déliant sa chaussure, donna son soulier à Booz pour marquer, selon l'usage reçu, qu'il lui passait tous ses droits et ses devoirs vis-à-vis de Ruth et de Noémi. Et le peuple acclama Booz, et il souhaila à Ruth le bonheur de Rachel et de Lia. Et Ruth donna à Booz un fils qui s'appela Obed. Et Obed fut le père de Jessé, grand-père de David, et tige bénie d'où sortit le Messie.

A tous ces vœux des vieillards et des femmes d'Éphrata correspondent, douze siècles plus tard, les chants des anges qui annoncèrent la réalisation des bénédictions adressées à la Moabite pour la gloire d'Israël. Dans ce vallon, parmi des oliviers, pères de ceux sous lesquels nous cheminons, sur ces collines couvertes de pâquerettes et d'anémones, retentirent les voix célestes qui proclamaient la réhabilitation de l'humanité. A travers les siècles l'angélique *Gloria in excelsis* dure encore, non plus dans la vallée muette de Migdol-Eder, mais dans le monde entier, où il a sa réalisation, car depuis cette nuit à jamais bénie Dieu est glorifié ici-bas, et tout homme de bonne volonté

peut trouver la paix qui mène à l'éternel bonheur.

Le prêtre grec arrive aussitôt que nous à la grotte, dont il fait retentir solennellement les clefs à sa ceinture. Cet homme a une tête splendide, mais il manque de dignité et de propreté. Son fils l'accompagne avec la perspective que nos pourboires s'étendront jusqu'à lui. A travers d'énormes blocs de pierre rapprochés au hasard, et formant comme une double muraille, s'ouvre la grotte dite des Bergers. On y descend par une vingtaine de degrés. Quelques restes de pavés en mosaïque prouvent qu'il y eut ici une chapelle, sans doute la crypte d'une église beaucoup plus considérable à laquelle appartiennent les débris de colonnes corinthiennes que nous avons remarqués au dehors. Quelques peintures rudimentaires et naïves ornent le petit sanctuaire. Le pauvre prêtre et son fils nous tendent la main pour avoir leur baghchich. Si c'est ici même que Dieu daigna appeler à la lumière tout d'abord les pauvres et les ignorants bergers, pourrions-nous ne pas éprouver une efficace compassion pour ce pauvre et ignorant pasteur des âmes, que Dieu a pourtant appelé au grand honneur du sacerdoce? Nous cueillons çà et là quelques fleurs et des branches d'olivier, symbole de la paix annoncée par les anges. Il me semble que nous sommes du nombre des hommes de bonne volonté.

Le retour au couvent se fait heureusement. Nos moukres reprennent leurs ânes et paraissent contents de nous. Le soleil est déjà caché derrière les

montagnes. Avant qu'il soit nuit close, Dieu me donne une heure de délicieuse contemplation. Tout me parle ici à la condition de m'isoler un peu. Mes deux amis vont faire quelques visites. Je m'assieds sur une tombe, et je regarde le vallon, les montagnes, les sentiers, les troupeaux, les hommes, les maisons, la place publique.

Un beau vieillard qui vient d'y arriver amenant une génisse solidement liée, et que l'on entoure en le pressant de questions, me rappelle Samuel, dont le père était d'Éphrata, et qui vint un jour ici sous prétexte d'offrir un sacrifice, mais en réalité pour y chercher et y sacrer le futur roi d'Israël. Que lui veulent tous ces curieux? Je l'ignore. L'homme à la génisse frappe la terre de son bâton, lève solennellement ses bras au ciel et s'en va avec la bête. A-t-il, comme le prophète, invité ses interlocuteurs à un festin? Comme il ne porte pas la corne de l'huile sainte, je ne crois pas qu'il vienne préparer une révolution en sacrant un nouveau David. C'est dans ces montagnes qu'on alla chercher le jeune pâtre aux cheveux roux. Je ne vois pas un seul homme sur la place avec une chevelure rousse ou blonde; mais plusieurs ont de beaux yeux et une heureuse physionomie, comme l'illustre fils de Jessé.

Les gens arrivent nombreux à pied ou sur leurs montures du côté de Jérusalem. Ils viennent des champs ou de la grande ville et hâtent le pas pour être chez eux avant la nuit. Ainsi, et plus nombreux encore, ils se pressaient aux jours du recen-

sement de la Judée. Aussi se trouva-t-il dans cette foule plus d'une famille qui demeura sans logement convenable pour passer la nuit. Mais en Orient on n'est pas exigeant pour se caser. S'il n'y a plus de place avec les hommes, on s'installe avec les bêtes. Ainsi firent Joseph et Marie; ils étaient pourtant de race royale. Qui sait si parmi cette foule il n'est pas encore quelqu'un qui porte de leur sang dans les veines, car les fils de Jessé laissèrent ici de nombreux rejetons.

Quelques jours après, et par cette même route de Jérusalem, cheminait une autre caravane. C'était celle des savants. De bien loin des Mages venaient apporter leurs présents au Nouveau-Né. Ils arrivaient les derniers au berceau du Fils de Dieu. Avec eux nous y arrivons nous-mêmes, chercheurs de la vérité. Mais ne seront-ils pas toujours les préférés ces hommes du peuple qui, simples et bons, en sabots et en sarrau, avec leur foi de charbonnier, s'en vont, sans tant de préoccupations scientifiques et presque les yeux fermés, comme ces Russes de tout à l'heure, à l'éternelle et indéfectible lumière?

Mes deux compagnons arrivent, et, satisfaits de leur première excursion, ils m'en proposent une seconde dans les divers quartiers de la ville. Je l'accepte. Elle se fera un peu entre chien et loup, il est presque nuit. Des enfants nous précèdent et d'autres nous escortent. Les braves gens, prenant le frais sur leurs terrasses, nous regardent passer avec curiosité et respect. Plus d'un descend et

s'avance pour nous prendre la main, qu'il baise en la portant à son front et à son cœur. Nous observons des ateliers où, à la lueur d'une mauvaise lampe, on travaille la nacre pour des objets de dévotion. C'est l'industrie principale du pays. Le père d'un de nos jeunes guides a envoyé une œuvre d'art à Léon XIII pour ses noces d'or. Les chiens sont moins aimables que leurs maîtres, et leur fureur, qui s'accroît avec la nuit, nous avertit qu'il est temps de battre en retraite.

La table des pèlerins n'est pas nombreuse. Le bon frère hôtelier se montre obligeant. Nous sommes convenablement servis. Le vin des vignes du couvent est délicieux. Une bonne nuit nous donnera des forces pour les deux jours suivants, qui seront un peu durs.

Mercredi, 21 mars.

Je dois attendre jusqu'à sept heures et demie pour dire la messe dans la grotte. Jusqu'à ce moment les Grecs ont droit d'obstruction. Les heures les plus commodes, ici comme au Saint-Sépulcre, sont à eux. Ils chantent leur office au chœur qui est sur la grotte. Impossible de commencer sans qu'ils aient fini. Louis XIV, avec tout son zèle pour l'étiquette, eût été plus accommodant que ces gens-là. Je me mêle à la foule des Russes et cherche à comprendre quelque chose de leur liturgie,

orthodoxe comme la nôtre, peut-être plus ancienne et qui ne manque ni de solennité ni de vie.

Les hauts dignitaires de l'Église grecque ont presque tous belle prestance et grand air. Cela tient-il à leur longue chevelure, à leur barbe soigneusement entretenue, à leurs riches ornements? Peut-être. Ils chantent avec une volubilité extraordinaire, en allant et venant dans leurs cérémonies, sans presque jamais s'interrompre. L'assistance répond ou pousse des exclamations de son côté. Il est dommage qu'un ton nasillard gâte ces belles tirades grecques qui, par elles-mêmes, ne manqueraient pas d'harmonie. Les pèlerins russes ont de belles voix, et dans leur chant plus large ils mettent plus d'enthousiasme et d'énergie.

La messe que je dis dans le silence de la grotte, au milieu des grands souvenirs qui remplissent mon âme, est pleine de pieuses consolations. Que de familles, dont j'ai élevé les fils dans nos collèges, me reviennent à la mémoire dans cette étable, premier sanctuaire où la Vierge mère et le père nourricier, en extase devant le jeune enfant, goûtèrent de si saintes joies! On est heureux de prier pour des amis.

A neuf heures nous partons par le chemin que dut suivre la sainte famille fuyant en Égypte. C'est à Hébron que nous coucherons ce soir. A la sortie de Bethléem, un religieux Bétharramite, qui a généreusement quitté les vertes vallées pyrénéennes, où serpente le Gave, pour venir ici, au milieu des pierres arides, sous un climat dévorant, fonder

un nouveau lieu de prière, nous serre la main en nous souhaitant un bon voyage. Nos chevaux ont bonne allure. Trois moukres et le drogman Joseph Bédaoui nous accompagnent. Nous avons voulu les expérimenter avant le grand voyage de Damas.

Le château des Bassins, Kalaak-el-Bourek, que nous rencontrons après une heure de marche, n'a rien d'intéressant. Cette masse carrée tombe en ruine. De l'une de ses quatre tours sortent deux bachi-bouzoucks, dont le plus vénérable se contente de nous regarder et l'autre nous conduit à Ras-el-Aïn, la *tête de source*, communément appelée la Fontaine-Scellée. On croit que c'est à elle et au jardin où descendaient une partie de ses eaux que Salomon compare sa sœur, sa fiancée¹. Chemin faisant, nous rencontrons des ruines considérables, parmi lesquelles des cubes de mosaïques attirent notre attention.

La source est réellement fermée, sinon scellée. Est-ce pour nous le faire observer que l'Arabe lève si solennellement sa clef et attend un moment avant d'ouvrir? Nous descendons par un long escalier dans une première chambre voûtée où se trouve un bassin rectangulaire rempli de la plus belle eau qu'on puisse voir. Nous la goûtons; elle est bonne, mais moins fraîche que celle de Bethléem. Cette source jaillit du roc dans une chambre voisine de celle-ci et pareillement cINTRÉE. Après s'être, pour ainsi dire, reconnue dans

¹ Cantic. cant., iv, 12.

ce bassin, la source se dirige par un conduit creusé dans le roc, vers les vasques de Salomon, qu'elle longe, se déversant en partie dans chacune d'elles, mais sans interrompre sa course vers Bethléem et jusqu'à Jérusalem.

Ces vasques, que nous allons voir de près, ont-elles été construites par le roi dont elles portent le nom? Elles ne seraient dignes de lui que par leurs proportions gigantesques. La première mesure cent seize mètres de long sur soixante-dix de large. La seconde, qui la suit à cinquante pas plus bas, a la même largeur moyenne et cent vingt-neuf mètres de longueur. La troisième, qui est la plus basse vers le levant, est plus grande encore, cent soixante-dix-sept mètres sur quinze de profondeur et une largeur finale de quatre-vingt-trois. Quant à leur construction, elle n'a rien de l'architecture salomonienne. Au reste ni l'Écriture ni Josèphe ne parlent de ces immenses réservoirs. Ils sont aujourd'hui dans un état pitoyable. Des myriades de grenouilles y prennent leurs ébats dans quelques centimètres d'eau et beaucoup de vase. M. Vigoureux y descend par des escaliers qui ne me tentent pas. Il constate que les assises les plus profondes ne sont pas de plus bel appareil que les plus hautes. Comme je contemple son courage au milieu des batraciens qui l'insultent de leurs coassements enragés, un reptile sautille entre mes bottes et s'enfuit sous l'herbe. Les moukres disent que c'est un aspic. Nous ne tenons pas à le constater plus immédiatement.

La compagnie Cook a dressé ici des tentes pour deux Anglais. Nous expérimentons ce système de campement, qui ne nous a jamais souri. Il est assurément le plus propre, mais aussi le plus chaud et le plus froid. Après cela demeure-t-il le plus commode? Plus que jamais nous y renonçons à l'unanimité.

Nos chevaux sont impatients; l'un d'eux s'enfuit à travers champs pour se dégourdir les jambes. Pauvres bêtes! nous ne sommes qu'au commencement de l'étape. Les vallons et les montagnes qui se succèdent deviennent de plus en plus arides et sauvages. A l'aspect de cet affreux paysage, je comprends ce qu'il y eut de rude et d'énergique dans le pâtre pris par Dieu, sur ces monts rocailleux, pour en faire un prophète. Amos fut de Théoia dont nous voyons les ruines à notre gauche. Dans ces sites déserts il avait entendu rugir le lion, il l'avait vu dévorer ses brebis. « Faut-il s'étonner, dit saint Jérôme, de son langage imagé et énergique? »

Nous rencontrons quelques Arabes voyageant pour leurs affaires. Ils vont à pied, silencieux, graves, préoccupés, comme si dans leur tête ils portaient les destinées d'un empire. Leur main nerveuse s'appuie énergiquement sur le *makkal* des anciens, ce bâton compagnon obligé des longs voyages. Chez quelques-uns, il est sculpté et nous rappelle celui que Thamar, déguisée en courtisane, demanda à son beau-père Juda. Au reste, l'étrange scène si naïvement racontée dans la Genèse dut se passer par ici.

A une heure nous arrivons à Ain-Diroueh. On dit que c'est la fontaine où l'eunuque de la Candace d'Éthiopie demanda à descendre pour être baptisé. Je n'en crois rien, et je dirai pourquoi dans mon premier volume de *l'Œuvre des Apôtres*; mais je déclare qu'avec une pareille ardeur, dans un autre ordre de choses fort différent, nous demandons, nous aussi, à descendre. C'est pour déjeuner.

Ne cherchons pas d'arbres; depuis dix heures du matin nous en avons vu cinq et à distance. Il paraît que pour faire de la chaux on a épuisé les forêts de chênes-verts qui couvraient autrefois le pays. D'énormes rochers qui forment muraille nous offrent quelques centimètres d'ombre. Nous acceptons faute de mieux, et le repas commence avec un enthousiasme réel. Des enfants viennent aussitôt autour de nous et se disputent les os de poulet que nous jetons. Nous songeons tout naturellement à leur faire un petit régal avec de la viande et du pain, ce qui paraît être médiocrement du goût de nos moukres; escomptant d'avance nos restes à leur propre profit. Des femmes qui puisent de l'eau à la fontaine nous ont vus. L'une d'elles a deux enfants dans le groupe de nos jeunes convives. Elle s'approche, l'outre pleine sur le dos; la joie et la reconnaissance éclatent sur ses traits. Au milieu de son discours, dont nous ne comprenons pas un traitre mot, elle produit tout à coup un argument nouveau, auquel chacun de nous était loin de s'attendre, c'est un troisième enfant, caché dans une poche au-dessus

de la peau de bouc, tout petit et tout nu. Elle le tient à la main en discourant; il n'a pas du tout l'air malheureux de cette exhibition. Mais c'est un de trop, paraît-il, si insignifiant qu'il puisse être. Un des moukres a murmuré quelque chose entre ses dents. Quoi? Un reproche? une menace? une injure? La femme a été frappée au cœur. Sans dire un mot de plus, d'un geste désespéré elle a donné aux deux aînés le signal de la fuite, et, remettant l'autre dans le sac, elle s'est éloignée en courant. Nous ne l'avons plus revue. A quel sentiment a-t-elle obéi? Je voudrais le savoir. Comme elle a accepté et subi sans discussion la supériorité même de l'homme qui lui était étranger et inconnu! Que ces pauvres natures, si tristement asservies, sont loin de soupçonner leurs droits et leur véritable destinée! Le moukre, que je regarde sévèrement, n'y gagnera rien; et nous donnerons tout aux chiens plutôt que de lui laisser ce que sa gourmandise convoite.

La fontaine que nous examinons de près a cela de particulier, comme l'observe saint Jérôme, qu'un puits l'absorbe sur place, quoiqu'elle sorte très abondante du rocher. Des ruines d'une vieille église au-dessus de la source indiquent qu'on a voulu honorer ici le baptême de l'eunuque. En réalité, la tradition qui a marqué cette place remonte à saint Jérôme, à Eusèbe et au pèlerin de Bordeaux. Une route très ancienne, dont nous avons fort désagréablement suivi la trace pendant quelque temps, et qui nous rappelait celle de Jé-

richo, passait ici pour aller à Hébron en bifurquant peut-être vers Gaza. On trouva assez naturel de faire arrêter l'Eunuque à une si belle source; comme plus tard on a trouvé plus commode de le faire baptiser tout près de Jérusalem à Aïn-el-Hanieh. Mais dans l'une et l'autre indication on a oublié que Philippe, quand il reçut du ciel l'ordre d'aller sur la route de Gaza, était en Samarie, et par conséquent fort loin du point où nous sommes; que le chemin le plus fréquenté par les chars pour aller de Jérusalem à la capitale des Philistins était celui qui, passant par Emmaüs, Nicopolis, traversait la plaine de Séphéla, et qu'en aucune façon la route d'Hébron ne pouvait être appelée une route déserte¹, étant une des plus pratiquées de la Palestine. Et il ne faut pas objecter qu'elle le devenait d'ici à Gaza, puisque c'est avant la bifurcation que Philippe rejoint l'Eunuque. Au reste, après la bifurcation, il est douteux qu'elle ait jamais été carrossable.

Mes deux compagnons, plus intrépides que moi, vont inspecter les excavations funéraires qui abondent autour de nous. Elles n'ont rien de particulier. A deux heures nous sommes à cheval. Le P. Guillermin est un écuyer émérite. Les ruines de Bethsour, sur la colline à l'ouest, lui paraissent dignes d'une visite, et, à travers les pierres et les buissons, en un temps de galop le voilà au pied de la vieille cité. M. Vigouroux, aussi curieux mais

¹ Act., VIII, 26.

plus médiocre cavalier, le suit de loin. Moi, je chevauche modestement sur la route, non sans jalouser un peu leurs aptitudes pour l'équitation. La tour qui subsiste en partie n'est pas de facture judaïque. De nombreuses grottes sépulcrales, de vastes ruines, des fragments de mosaïques, établissent qu'il y eut ici une ville importante. Le nom de Bordj-Sour et le voisinage de Halhoul, qui est à notre gauche, nous reportent naturellement au texte de Josué, où Halhoul et Bethsour sont placées à côté l'une de l'autre¹. C'est donc ici la ville où Judas Machabée battit Lysias², au moins à en croire les Septante. La Vulgate porte Béthoron au lieu de Béthsoura et déplace ainsi considérablement le théâtre de la bataille.

Notre chemin monte, descend et serpente à travers ces terres vagues qui sont la propriété de tous et où, à travers les pierres, poussent assez de broussailles et de plantes aromatiques pour faire les délices de nombreux troupeaux. C'est ce que les anciens Hébreux appelaient le *midbar*. Dans ces vastes espaces campèrent jadis les patriarches, menant à peu près la vie nomade des Bédouins de nos jours. Joseph les dépeignait à Pharaon comme des pasteurs de père en fils, et leur goût était surtout d'élever des troupeaux. Simples, hospitaliers, braves, fidèles à la parole donnée, ils honoraient le vrai Dieu sous la tente

¹ Josué, xv, 89.

² *Ibid.*

et au milieu de cette nature toute pleine de lui, où sa colère parlait à travers les orages et la sécheresse obstinée, et sa miséricorde par la fécondité des femmes et la végétation de la terre sous les bienfaisantes rosées.

D'eux Jéhovah fit le peuple choisi. Partout ici ils ont creusé des puits, ménagé des sources, élevé des tours pour surveiller leurs troupeaux et se défendre contre l'ennemi. Un arbre, chêne ou térébinthe, leur servait de point de repère au milieu de leurs excursions. Ils aimaient peu le bruit des villes. Très rapidement ils s'enrichissaient. Quand Dieu voulut en faire un peuple stable, autour d'un autel et dans une patrie, il inspira à Moïse de fonder sa constitution sur l'agriculture, qui les attacha au sol. Mais cette race garda quand même le goût de la vie simple et naïve, la seule au fond qui laisse voir tout l'homme sous son aspect le plus humain et le plus vrai.

Un jeune ménage que nous rencontrons, escorté de trois serviteurs et d'autant de chameaux chargés de meubles, me rappelle la charmante histoire d'Axa, l'épouse d'Othoniel. Son mari l'avait obtenue de son père par un acte de bravoure en s'emparant de Cariath-Sépher. Or, comme ils partaient pour aller s'établir sur leurs terres, Othoniel lui persuada de demander à son père Caleb un champ de plus. Elle comprit à demi-mot, et, connaissant bien les faiblesses de l'amour paternel, elle attendit le moment douloureux de la séparation pour articuler sa requête. Quand elle fut sur son

âne, enveloppée dans son voile et accroupie sur ses jambes, comme la dame que nous voyons ici, elle se mit à soupirer. Et Caleb, cet homme rude, ce vaillant qui avait exploré le premier la terre de Chanaan, et qui, quarante ans après, avait demandé le lot promis par Moïse en se chargeant, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, d'en expulser les Anakim, géants redoutables auprès de qui les Hébreux semblaient des sauterelles, Caleb se sentit attendri : « Qu'as-tu, ma fille ? dit-il. — Donne-moi ta bénédiction, » répondit l'enfant. Et après une hésitation, ou peut-être un autre soupir : « Tu m'as assigné pour dot une terre au midi, brûlée par le soleil. Ajoutes-y les sources d'eau pour l'arroser. » Et en bon père Caleb fit selon ses désirs¹.

Après avoir laissé à notre gauche Ramath-el-Khalil, que nous visiterons demain, nous descendons dans la vallée, qui est probablement celle de Nehel-Escol. L'une des sources qui s'y trouvent avant d'entrer à Hébron porte encore le nom de Ain-Eskali. C'est ici que les douze espions envoyés par Moïse coupèrent la fameuse branche de vigne avec sa grappe de raisins, et la portèrent à deux au moyen d'une perche. Depuis que nous avons vu le cep autrement prodigieux de Jéricho, ce détail ne nous étonne plus. Ils y cueillirent aussi des grenades et des figues. Je ne doute pas que dans quatre mois on n'y trouve encore tout cela.

Dans des enclos fermés par des murs en pierre

¹ Josué, xv, 16 et suiv.